

AURELIA STEINER MELBOURNE
AURELIA STEINER VANCOUVER
AURELIA STEINER PARIS

MARGUERITE DURAS



PAR LE GROUPE D :

*SEVERINE BATIER
VALERIE BLANCHON
NATHALIE NAMBOT
PASCALE NANDILLON*

LUMIERE : CYRIL DESCLES
SON : OLIVIER DEROUSSEAU
ADMINISTRATION : ZOE WELLER

ENTRE MAI 2003 ET JANVIER 2006
AU STUDIO THEATRE DE VITRY ET A
ANIS GRAS A ARCUEIL

C'EST UNE DISPARITION.
IL N'Y A PAS OU ALLER PRIER.
OU APPELER...
ON PEUT APPELER SUR LES FLEUVES OU SUR LES ROUTES.
SUR LES FLEUVES.
DANS LES CAPITALES.
CES APPELS, C'EST L'ECRITURE.

M. D



SOMMAIRE

- Page 1. Page ouverture
- Page 2. Marguerite Duras in **La couleur des mots**
- Page 3. Photographies des trois capitales
- Page 4. Sommaire du carnet
- Page 5. **Le livre, l'Auteur, Aurélia Steiner**
- Page 6. **Notes de mise en scène**/Eléments Dramaturgiques
- Page 7. Eléments Scénographiques
- Page 9. Les trois débuts des textes de Marguerite Duras :
- Page 10. **Aurélia Steiner Melbourne**
- Page 11. **Aurélia Steiner Vancouver**
- Page 12. **Aurélia Steiner Paris** et fin du texte.
- Page 13. Le collectif Groupe D

LE LIVRE

Les trois textes qui composent *Aurélia Steiner* sont parus en 1979 dans un recueil où figurent également *Le Navire Night*, *Césarée* et *Les Mains Négatives*, matrices de films réalisés par la suite. Alors que les deux fragments d'*Aurélia Steiner* intitulés *Melbourne* et *Vancouver* donneront aussi lieu à des adaptations filmiques, le troisième et dernier dans l'ordre d'édition, dit *Aurélia Paris*, restera à l'état de texte.

La figure d'*Aurélia* se retrouvera dans l'œuvre postérieure de Marguerite Duras : *l'Eté 80*, *Les Yeux Verts*, *Yann Andréa Steiner*, *Ecrire*, *La Douleur* (dans lequel paraît une version courte d'*Aurélia Paris* en 1984).

L'AUTEUR

Ecrivain reconnu, nous retiendrons ici ce qui nous relie à elle :

- sa manière d'unir l'histoire personnelle et intime des êtres à celle du monde.
- la poésie et la politique qui participent chez elle d'un même engagement.
- l'absence de frontière entre sa vie et son œuvre.
- une parole de femme qui vient de loin, du silence de ses sœurs à travers les siècles.
- son appartenance à une communauté de pensée dont nous nous sentons proches et redevables, communauté composée de penseurs et d'écrivains tels Dionys Mascolo, Robert Antelme, Maurice Blanchot, ElioVittorini...

AURELIA STEINER

Aurélia Steiner. Un appel. Un nom.

Figure postée en trois points du globe : Melbourne, Vancouver, Paris. Elle écrit, épousant la géographie d'une terre marquée par les lignes d'errance des habitants, la vieille histoire de ceux qui n'ont plus de lieu où aller, où dormir. Ici comme ailleurs, revient chez Duras cette figure née de et dans la catastrophe. Celle des camps. Aurélia, des différents points du monde, des déserts, appelle, crie, forme l'alphabet nécessaire à la survie. Celui d'Amour, d'aimer. Elle tisse un suaire de mots, de questions, aux victimes, à l'oubli, à elle-même.

Aurélia revient. C'est d'un monde avant l'histoire qu'il s'agit. D'un commencement, d'un désert. D'une page vierge. "Que le monde aille à sa perte" seule possibilité d'envisager. De voir encore. Comme si vivre ne pouvait se re-penser qu'à partir de ce néant, de cette absence.

Aurélia trace le territoire de cette perte à partir d'un jardin plein de roses, d'un ciel bleu d'orage, la plage, la mer animale ou le haut d'une tour noire au milieu d'une forêt.

Elle s'adresse, à un homme, un père, une vieille dame, un vivant aimé. A nous. Elle écrit des lettres. Dépose l'existence informe des gestes et pensées. Trace. L'effort muet de l'encre. Donne naissance, nom, à ce qui vit et resterait dans le trou de l'oubli et de la mort s'il demeurait tu. Elle convoque les objets, les hommes, chats, mouche, papillon, le minéral et les arbres, les nuages et la mer, le corps mort du monde, sa vie silencieuse. Figure, revenante, Aurélia n'a pas de visage. Elle a tous les visages.

PROJET DE MISE EN SCENE

ELEMENTS DRAMATURGIQUES

"Permettre à la parole tragique de se faire entendre à nouveau comme ce qui ne devrait pas pouvoir être entendu, tel était sans doute le but.(...)"

Elle naît ici directement sous l'effet des hautes pressions, ou des températures de la modernité, aussi naturellement, aussi nécessairement, aussi sauvagement qu'elle était apparue dans le monde grec. Les premiers "tragiques grecs" n'inventaient pas la tragédie. Ils donnaient à voir l'esprit du temps, c'est-à-dire aussi ses attentes, ses questions, son malaise." Dionys Mascolo, à propos de l'écriture de M.Duras.

La question de la tragédie c'est l'oralité, la parole qui libère l'événement. La tradition judaïque est une tradition de parole qui passe par l'écrit : l'événement n'aura pas lieu tant qu'il ne sera pas libéré. Prendre la parole, dès lors, voudrait dire "prendre sur soi", pas au sens restrictif du "je", mais bien comme question collective qui passe par la communauté, par le chœur.

Avec *Aurélia Steiner*, Duras prend sur elle quelque chose qui ne serait pas directement son histoire. "De quoi je me mêle de parler de ça ? " dit-elle. L'acte d'écrire devient acte politique à partir du moment où elle dit "ça me regarde". Cette histoire nous regarde. Cette histoire c'est la nôtre. Dire "ça me regarde" nous mène directement à la question "est-ce que vous voyez ? " qu'elle ne cesse de poser dans ces textes.

Ce que nous voyons, nous, lecteur, acteur, spectateur, c'est que l'événement est trop grand pour nous. Nous sommes débordés. C'est à partir de là qu'entre la dimension tragique. Et qu'il nous incombe non de restituer ou livrer le sens de cette tragédie, mais d'inscrire dans un bloc de durée et d'espace le mouvement même de ce débordement.

ELEMENTS SCENOGRAPHIQUES

ARCHITECTURE DU TEMPS ET DE LA MEMOIRE

Créer l'espace tragique à partir d'un rectangle blanc. Ecran de projection, toile, rideau.

Lettre 1 ---- Aurélia Melbourne : 1/DE L'OMBRE /LE NOMBRE

Deux plans de lecture dans l'espace et dans le texte.

Un écran-voile coupe l'espace en deux.

Un premier plan proche du public peuplé d'outils d'enregistrement, anciens (magnétophone à bande, projecteur super 8) qui diffusent des extraits de l'Eté 80 de Duras et des images du quotidien.

Derrière l'écran, des ombres. Des femmes. Un intérieur. Zone calme des échos de l'Histoire où résonnent les mots. Elles disent le texte d'Aurélia Melbourne. Un lieu de projection polysémique : une maison, bruits concrets, corps voilés, lointains, déclinaison de la silhouette projetée, tâche de couleur, ombre grise, silhouette découpée.

Un travail pictural et sonore.

Lettre 2 ---- Aurélia Paris : 2/ HISTOIRE(S)/PRESENCE

Dissociation de la narration et du dialogue.

L'écran est tombé, laissant apparaître les objets qui peuplent la scène: tables, chaises, les traces d'une maison autrefois habitée.

Les corps dévoilés hantent l'espace, la nuit. Ils dialoguent et tentent une reconstitution.

On entend la voix sonorisée d'une narratrice hors champ.

La deuxième guerre mondiale en France : récit d'une enfance arrêtée.

Comment se peuple la mémoire. Quels gestes ? Quelles paroles ? Quels sons?

La lucarne du cinéma, lumière du projecteur super 8, une fenêtre sur le monde.

Travail des voix, en éclats, des bribes arrachées au temps, taillées comme des haïkus.

Lettre 3 ---- Aurélia Vancouver :3/A LA LUMIERE/ LE VISAGE

Le plateau est vidé des traces qui ont précédé, c'est devenu un désert à traverser, une plage près de l'océan.

Au lointain le voile-écran comme un ciel d'où émergerait un soleil noir.

Nous poserons une page au sol, rectangle et blanche comme le rectangle blanc de la cour de rassemblement du camp, à partir de laquelle pourront s'inscrire toutes les histoires futures. Les corps, les visages, le texte : dans la lumière.

Fiction d'une histoire qui ne passe pas. Pas un témoignage, une invention.

La littérature ne serait pas morte à Auschwitz. Refonder à

partir du réel la possibilité du récit. Duras insiste, invente la naissance d'Aurélia au cœur du camp, monstrueuse capacité de s'appropriier, elle y mêle l'inceste, la catastrophe naturelle-raz de marée.

Comment délivrer les mots et les morts ?

TEXTE 1-2-3

AURELIA STEINER MELBOURNE VANCOUVER PARIS

OUVERTURE (S) ET FIN(S)

MARGUERITE DURAS

1 -----*Aurélia Steiner Melbourne*

Je vous écris tout le temps, toujours ça, vous voyez.

Rien d'autre que ça. Rien.

Je vais peut-être vous écrire mille lettres, vous donner à vous des lettres de ma vie de maintenant.

Et vous, vous en feriez ce que je voudrais bien que vous en fassiez, c'est-à-dire ce que vous voulez.

C'est ce que je désire. Que cela vous soit destiné.

Où êtes-vous ?

Comment vous atteindre ?

Comment nous faire nous rapprocher ensemble de cet amour, annuler cette apparente fragmentation des temps qui nous séparent l'un de l'autre ?

Il est trois heures de l'après-midi.

Derrière les arbres il y a le soleil, le temps est frais. Je suis dans cette grande salle où je me tiens l'été, face au jardin.

Je suis dans cette grande salle où je me tiens l'été, face au jardin. De l'autre côté des vitres il y a cette forêt de roses et, depuis trois jours, il y a ce chat, maigre, blanc, qui vient me regarder à travers les vitres, les yeux dans les yeux, il me fait peur, il crie, il est perdu, il veut appartenir, et moi je ne veux plus.

Où êtes-vous ?

Que faites-vous ?

Où êtes-vous perdu ?

Où êtes-vous perdu tandis que je crie que j'ai peur ?

On dit que vous vivez sur une de ces îles des côtes de la France et encore ailleurs.

2-----*Aurélia Steiner Vancouver*

Je suis dans cette chambre où chaque jour je vous écris. C'est le milieu du jour. Le ciel est sombre. Devant moi il y a la mer. Aujourd'hui elle est plate, lourde, de la densité du fer dirait-on et sans plus de force pour se mouvoir. Entre le ciel et l'eau, il y a un large très noir, charbonneux, épais. Il couvre la totalité de l'horizon, il est de la régularité d'une rature géante et sûre, de l'importance d'une différence infranchissable. Il pourrait faire peur.

Dans la glace de ma chambre, droite, voilée par la lumière sombre, il y a mon image. Je regarde vers le dehors. Les voiliers sont immobiles, scellés à la mer de fer, ils sont encore dans le mouvement de la course où les a surpris ce matin l'évanouissement du vent.

Je me regarde, je me vois mal dans la vitre froide la glace. La lumière est si sombre, on dirait le soir. Je vous aime au-delà de mes forces. Je ne vous connais pas.

Voici qu'entre l'horizon et la plage, un changement commence à se produire dans la profondeur de la mer. Il est lent. Il arrive avec retard, on le découvre alors qu'il était déjà là.

Contre mon corps, ce froid de la vitre, cette glace morte. Je ne vois plus rien de moi, je ne vois plus rien.

Voici, je recommence à voir.

3-----Aurélia Steiner Paris :

Aujourd'hui, derrière les vitres il y a la forêt et le vent est arrivé. Les roses étaient là-bas dans cet autre pays du Nord. La petite fille ne les connaît pas. Elle n'a jamais vu les roses maintenant mortes ni les champs ni la mer.

La petite fille est à la fenêtre de la tour. Elle a écarté légèrement les rideaux noirs et elle regarde la forêt. La pluie a cessé. Il fait presque nuit mais sous la vitre le ciel est encore bleu. La tour est carré, très haute, en ciment noir. La petite fille est au dernier étage, elle voit d'autres tours de loin en loin, également noires. Elle n'est jamais descendue dans la forêt.

La petite fille quitte la fenêtre et se met à chanter un chant étranger dans une langue qu'elle ne comprend pas. On voit encore clair dans la chambre. Elle se regarde dans la glace. Elle voit des cheveux noirs et la clarté des yeux. Les yeux sont d'un bleu très sombre. La petite fille ne le sait pas. Elle ne sait pas non plus de même avoir toujours connu la chanson. Ne pas se souvenir l'avoir apprise.

On pleure. C'est la dame qui garde la petite fille, qui la lave et qui la nourrit. L'appartement est grand, presque vide, presque tout a été vendu. La dame se tient dans l'entrée, assise sur une chaise, à côté d'elle il y a un revolver. Nuit et jour, la petite fille ne sait depuis combien d'années, la dame attend. Ce que sait la petite fille c'est que dès qu'elle entendra le mot polizei derrière la porte la dame ouvrira et tuera tout, d'abord eux et puis ensuite, elles deux.

(.....)

Il fait nuit. Maintenant je ne vois plus les mots tracés. Je ne vois plus rien que ma main immobile qui a cessé de vous écrire. Mais sous la vitre de la fenêtre le ciel est encore bleu. Le bleu des yeux d'Aurélia aurait été plus sombre, vous voyez, surtout le soir, alors il aurait perdu sa couleur pour devenir obscurité limpide et sans fond.

Je m'appelle Aurélia Steiner.

J'habite Paris où mes parents sont professeurs.

J'ai dix-huit ans.

J'écris.

LE COLLECTIF « GROUPE D »

Historique

Un collectif, c'est quoi ? Mot magique ou honni selon les époques et les situations, nous essayons d'en questionner les sens pour inventer des modes de fabrication qui correspondent à nos besoins. Au départ nous partons d'un texte : Aurélia Steiner de Marguerite Duras. Donc, l'écrit, au milieu, et nous, comme des particules tournant autour, avec, contre. À quatre.

A trois reprises, sur des périodes de deux semaines, nous avons cherché comment aborder ces textes-récits. Le Studio-Théâtre de Vitry nous a accueilli le temps de laisser notre groupe se constituer, notre pensée se concrétiser, des formes apparaître, des strates de travail se superposer. Des rencontres publiques ont eu lieu avec le groupe des spectateurs associés au Studio-Théâtre sous forme d'ateliers, de répétitions ouvertes et de lectures-mises en espace où des propositions différentes ont été présentées sur un même texte.

Projet

Plutôt qu'achever ce travail, nous voulons l'ouvrir à d'autres potentialités selon les lieux dans lesquels il s'inscrira. A partir de ce qui fût présenté à Vitry, nous envisageons des temps de recherche/répétitions qui donneront lieu à des moments de partage public.

Ces temps nous permettent de réactualiser les enjeux et de mettre en acte une ou des questions qui ne furent pas problématisées, comme : à quoi engage la représentation de la mémoire ? Le rapport entre le Récit, le Témoignage, la Fiction.

Ces temps se déterminent avec les structures qui nous invitent. Idéalement plus d'une fois dans l'année. En l'occurrence à Anis Gras, une résidence de création en deux étapes nous permettra de finaliser le travail amorcé sur les trois textes *Aurélia Steiner* (cf notes de mise en scène) et de poursuivre en confrontant ces trois formes à de nouveaux textes. En ce qui concerne le choix des textes pour Anis Gras, une semaine préparatoire est prévue en août afin de les déterminer. Nous pouvons cependant citer les textes qui nous ont accompagnées au cours de notre travail...

Notre projet s'inscrit dans une démarche proche de celle de Duras où une figure qui la préoccupe continue

d'engendrer les œuvres qui suivent, films ou livres. Ainsi la figure d'Aurélia Steiner après celle d'Anne Marie Stretter ou de Lol. V. Stein, crée-t-elle des ponts entre les événements, les pays, les êtres ; en 1980 nous la retrouvons dans un numéro spécial des Cahiers du Cinéma : *Les yeux verts* et dans des chroniques pour Libération qui donnent lieu à *L'été 80* où il est question des grèves de Gdansk. Ceci concerne l'œuvre de Duras proprement dite et les associations libres qu'elle fait entre Aurélia et son actualité ; nous aimerions suivre cette piste et écouter ce que ces textes nous renvoient, les associations qu'ils nous inspirent.

C'est là que pourraient intervenir les voix de Dionys Mascolo, de Robert Antelme, de Maurice Blanchot. Faire remonter cette communauté de pensée : l'amitié, le communisme, l'expérience des luttes : la Résistance, la guerre d'Algérie, Mai 68 ; l'écriture, le cinéma.

Nos voudrions consacrer un autre temps à la question Ecriture/Histoire, ou plutôt les récits que tissent les écrivains avec leurs actualités (actualisation de ou des histoires dans l'acte d'écrire). Duras / la question juive et Jean Genet / les Palestiniens puis ouvrir vers d'autres textes comme « Etat de siège » de Mahmoud Darwich qui entre en résonance avec Aurélia Melbourne par exemple.

Selon les structures, les moyens mis à disposition, le type de salle possible pour les présentations (atelier, théâtre, friche) nous mettons en place le dispositif scénique qui nous semble le plus juste. Un jeu entre nos questionnements et le contexte. La forme part du plateau. D'Aurélia Steiner. Notre intérêt pour le cinéma, le son, la peinture peut nous amener à d'autres formes de présentation.

Il nous importe d'inventer entre le lieu et le public un lien qui ne s'arrête pas à la forme proposée. Un lien qui déplace la question du « j'aime ; j'aime pas ». Qui nous augmente d'autre chose. Il s'agirait plutôt de faire un pas de côté qui rende l'expérience partageable et durable.

